

Ironie

Ironie

Ironie

Interrogation Critique et Ludique n°184 – Juillet/Août/Septembre/Octobre/Novembre 2016

<http://ironie.free.fr> – ISSN 1285-8544

IRONIE : 51, rue Boussingault - 75013 Paris

Blog Ironie : <http://interrogationcritiqueludique.blogspot.fr>

JEU IV

Retour sur *Ironie*



Extrait du film *Ironie 15 ans / 15 minutes* – Juin 2011

Diffusé lors du 2^e festival *Ironie* / Éditions du Sandre / Galerie Episodique

Réalisation : Lionel Dax et Augustin de Butler / Images : Jérôme Cognet

Voix : Lionel Dax et Valentine Roques / Avec la participation de Samuel Rodary

En juillet 2016, Ironie a eu 20 ans.

Voici pour mémoire les trois premiers fragments du numéro 1

Jeu d'idées

IRONIE : vous le recevrez souvent. *Ironie* est la publication la plus libre du monde : nous travaillons à l'établissement conscient et individuel d'une nouvelle civilisation basée sur le plaisir et le jeu.

Eironeia

« Plus nous approchons du danger, et plus clairement les chemins menant vers "ce qui sauve" commencent à s'éclairer. Plus aussi nous interrogeons. Car l'interrogation est la piété de la pensée. » **Heidegger**

Citer pour susciter

« Les citations sont utiles dans les périodes d'ignorance ou de croyances obscurantistes. » **Guy Debord**, *Panegyrique*

Vingt ans, vingt fragments

1

La lecture de *Potlatch* en juin 1996, qui précède de peu la création d'*Ironie* en juillet 1996, a été déterminante. Quand je lis ces fragments pour la première fois, j'y vois rapidement une forme d'expression libre, gratuite et vivante. J'ai alors l'idée de reprendre le dispositif, la forme, en détournant certains mots, puisque que nous ne sommes plus dans le même temps : éviter le mot « collectif », « communauté », les réflexes théoriques attachés à la question de l'avant-garde ; enlever ce vernis qui était une sorte d'armure. Le détournement est une façon stratégique de réadapter une grande pensée à notre temps et non de la trahir. Il s'agit donc de bien lire et de bien vivre pour bien écrire ; de faire rebondir un langage et des phrases pouvant critiquer et contrer une pensée « faite éteignoir », avec l'énergie de la notion de dépense.

2

Un des premiers fragments de la revue concerne cette citation tirée de *Panegyrique* de Debord en 1989 qui affirme la nécessité d'user de la citation et de la rendre visible : « Les citations sont utiles dans les périodes d'ignorance ou de croyances obscurantistes. Les allusions, sans guillemets, à d'autres textes que l'on sait célèbre, comme on en voit dans la poésie classique chinoise, dans Shakespeare ou dans Lautréamont, doivent être réservées aux temps plus riches en têtes capables de reconnaître la phrase antérieure, et la distance qu'a introduite sa nouvelle application. On risquerait aujourd'hui, où l'ironie même n'est plus toujours comprise, de se voir de confiance attribuer la formule, qui d'ailleurs pourrait être aussi hâtivement reproduite en termes erronés. La lourdeur ancienne du procédé des citations exactes sera compensée, je l'espère, par la qualité de leur choix. Elles viendront avec à-propos dans ce discours : aucun ordinateur n'aurait pu m'en fournir cette pertinente variété. » Nous lisons entre les lignes ces pensées de Lautréamont : « J'écrirai ces pensées avec ordre par un dessein sans confusion. Si elles sont justes, la première venue sera la conséquence des autres. C'est le véritable ordre. [...] Dans la nouvelle science, chaque chose vient à son tour, telle est son excellence. »

3

Le sous-titre de la revue, *Interrogation Critique et Ludique*, pointe les facettes essentielles de l'ironie. Ces trois « Ironie » forment un sigle ICL à contre-courant du flux des informations incarné par la chaîne LCI créée en juin 1994 qui annonce la boucle fermée des événements du jour, la répétition mortifère des actualités. Il y a d'abord l'*Interrogation*, le fondement de l'ironie, son étymologie grecque « Eironeia » : s'interroger sur le monde et sur soi. Il s'agit ensuite d'une *Critique* politique, esthétique, et littéraire ; et d'une contre-attaque avec le *Ludique*, le jeu, l'amour, l'érotisme, les rencontres, la vie, l'aventure. Ces trois mots toujours en tête de numéro, allusion aux trois Grâces, jouent en même temps, interactions spontanées, harmonie musicale. Je voulais casser une définition normative du mot « ironie » et parier sur l'indéfinissable. Par la suite, une série de citations est venue nourrir cette intuition que l'ironie était au cœur des grandes œuvres du temps, sel essentiel de l'écriture, principe de la pensée libre.

4

Ironie fait intrusion à un moment précis de l'histoire afin de perturber les vieux circuits de la pensée. Il m'a semblé qu'à la fin des années 90 quelque chose dans l'esthétique et le politique commençait à vaciller. Il y avait un vide. Et les écrivains, les philosophes, à la veille du passage à un nouveau millénaire, n'arrivaient pas à penser ce vide, ce néant. L'idée était donc de surgir de ce vide et de donner une nouvelle vitalité à la pensée. La citation telle un art de la guerre ; et la guerre vécue comme un art de la lecture.

5

1994 : Suicide de Debord. Deleuze, qui tente de réanimer sa propre pensée avec « la société de contrôle » en suivant le schéma foucaldien du « biopouvoir », se suicide lui aussi un an plus tard en novembre 1995. De leur côté, Baudrillard et Virilio s'obstinent à montrer que nous vivons déjà dans une société virtuelle :

la simulation, l'illusion de la fin, les simulacres, la vitesse de l'information qui est une nouvelle aliénation, le crime parfait du réel. Et puis, il y a Philippe Sollers, qui publie une série de livres essentiels durant cette période : *La Fête à Venise*, *Le Secret*, *Studio*... Et Claude Simon, qui publie en 1997, *Le Jardin des plantes*. Ces singularités sont rares. Elles me donnent le désir de trouver ma propre voie en tenant compte de leurs idées les plus pertinentes tels des leviers, tout en me dégageant de leur empreinte.

6

Les écrivains qui participent à l'aventure *Tel Quel* sont importants pour la formation de ma langue et de mon goût (Philippe Sollers, Marcelin Pleynet, Pierre Guyotat, Denis Roche, etc.) ; ainsi que le style de Debord qui amène avec lui, notamment lors de sa dernière période, des citations et des références nouvelles qui m'ont ouvert d'autres sources... Je pense à Omar Khayyam, à Baltasar Gracián, aux moralistes français qu'il utilise, en très bon lecteur de Lautréamont, à bon escient et de façon percutante. C'est par l'intermédiaire de Debord, par exemple, que me vient un intérêt marqué pour Vauvenargues.

7

L'idée d'*Ironie*, c'est de créer un lieu libre qui peut être lu dans sa totalité, bref, net et vif ; l'intention étant de saisir la réactivité du présent en usant de la pointe, de l'escrime de la pensée. Donc avant tout un jeu stratégique. Au départ, la revue a été tirée à 40 exemplaires, puis rapidement à deux cents exemplaires¹. Aujourd'hui, près de quatre cents personnes reçoivent la revue sur format papier ou numérique.

8

En 1992, Internet prend son envol mondial, et Fukuyama publie *La fin de l'histoire*. Il proclame ouvertement la fin des utopies communistes et le triomphe sans borne du capitalisme. C'est l'acte de naissance du néo-libéralisme, un capitalisme plus sauvage, sans éthique, brutal, et dont le système commence à s'effriter aujourd'hui dans les bourses de tous les pays². C'est finalement ce que Debord prévoit lorsqu'il introduit le spectaculaire intégré en 1988. Ne reste plus alors que la tentation cynique, nihiliste, vulgaire des marchés, une lecture capitaliste de la vie.

9

Quand Tristan Tzara formule cette phrase dans l'un de ses manifestes dadaïstes en 1918 : « J'aime une œuvre ancienne pour sa nouveauté. Il n'y a que le contraste qui nous relie au passé », il ouvre la pensée du présent. Réanimer le raffinement, c'est un contrat aristocratique. Une autre stratégie d'*Ironie* s'exprime dans le désir de réactiver en effet la Bibliothèque. La question de l'avant-garde, la question ensuite du postmoderne de Lyotard et tout le cheminement théorique lié au littéraire et au politique reste au fond un faux problème. La question principale est celle des phrases, celles qui tiennent dans le temps. Pour saisir ces traits d'esprit, il n'y a que des oreilles affûtées et subtiles pour les écouter, les extraire. C'est bien ce que réalise Breton avec les choix littéraires du Surréalisme, Sade, Jarry, le Cardinal de Retz, Rimbaud, Lautréamont notamment dans ses *Prolégomènes à un troisième manifeste surréaliste ou non* en 1942 ; et ce que vont faire ensuite Sollers et Pleynet avec *Tel Quel* et *L'Infini* ; ou même Nietzsche quand il reprend Lichtenberg, les moralistes français, Vauvenargues, Voltaire, Chamfort, Goethe, Hölderlin pour propulser sa pensée.

¹ Une des ambitions de la revue était de ranimer le phénomène des « pasquinades » créé au début du XVI^e siècle à Rome. Il s'agissait de faire parler des statues antiques pour critiquer la société et la politique, la religion et les mœurs de l'époque. L'Arétin était l'un des agents secrets anonymes qui placardaient des sentences sur le socle de ces statues. À l'origine, il y avait Marforio (statue aujourd'hui au musée du Capitole) qui posait une question et Pasquino (statue toujours présente près de la piazza Navona) qui répondait. Les idées et les phrases de ces statues étaient reprises par la population en disant que c'était Pasquino qui formulait cette critique. La censure ne pouvait pas avoir de prise sur ces activistes nocturnes. Aujourd'hui, cette tradition des sculptures parlantes continue à Rome. Je ne manque pas d'aller les voir à chaque fois que je m'y rends tel un hommage à ces figures libres de la pensée. *Ironie* a tenté à un moment de reprendre ce dispositif : afficher les numéros de la revue sous forme d'affiches sur le socle du *Balzac* de Rodin à Vavin... Pendant six mois, Balzac diffusait aux passants du boulevard Raspail les idées d'*Ironie*.

² 2008 est l'année de la crise des bourses mondiales due à l'effondrement des valeurs des *Subprimes* aux États-Unis.

10

L'un des premiers textes de Nietzsche s'intitule : *La philosophie à l'époque tragique des Grecs*. Il écrit dans son introduction : « Je raconte en la simplifiant l'histoire de ces philosophes : je ne veux extraire de chaque système que ce point qui est un fragment de personnalité et appartient à cette part d'irréfutable et d'indiscutable que l'histoire se doit de préserver. C'est un premier pas pour retrouver et reconstruire par comparaison ces personnages, et pour faire enfin résonner à nouveau la polyphonie du tempérament grec. Ma tâche consiste à mettre en lumière ce que nous serons obligés d'aimer et de vénérer toujours, et qu'aucune connaissance ultérieure ne pourra nous ravir : le grand homme. » Le projet est de faire « résonner à nouveau » les grands textes et d'en tirer le suc éternel. Amener ces grands textes à être à nouveau contemporain.

11

J'ai lu un court texte de Giorgio Agamben, *Qu'est-ce que le contemporain ?*, leçon inaugurale de son cours de philosophie donné en 2005-2006 à l'université IUAV de Venise. Le contemporain est celui qui est inactuel, qui se sert de textes anciens afin de les amener sur le devant de la scène pour penser l'époque à distance ; pour se mettre à distance du présent et éviter un rapport de proximité avec les événements de notre temps³. L'esthétique n'est pas un amoindrissement du politique, elle porte l'énergie du politique sur le terrain de la guerre du goût.

12

Ce que Maître Eckhart appelle le *détachement* (« Beaucoup de maîtres prônent l'amour comme ce qui est le plus haut, tel saint Paul quand il dit : "Quelque tâche que j'entreprenne, si je n'ai pas l'amour je ne suis rien." Mais je mets le détachement encore au-dessus de l'amour ») évoque une critique de l'amour en tant qu'adhésion, idéologie, fusion. Le détachement est un amour plus élevé parce que la pensée libre est plus grande. Pour Maître Eckhart, il y a aussi un autre bénéfice à se détacher du divin. Dans l'amour fusion, c'est le fidèle qui s'unit amoureusement, aveuglément au divin, alors que dans le détachement, c'est le divin qui arrive directement vers lui. Cette nuance est à souligner.

³ Giorgio Agamben : « La question que je voudrais inscrire au seuil de ce séminaire est la suivante : "De qui et de quoi sommes-nous les contemporains ? Et, avant tout, qu'est-ce que cela signifie, être contemporain ?" Au cours de ce séminaire, nous aurons l'occasion de lire des textes dont les auteurs sont éloignés de nous de plusieurs siècles, et d'autres plus récents, voire très récents. Dans tous les cas, l'important sera de réussir à nous faire, d'une certaine manière, contemporains de ces textes. Le "temps" de notre séminaire est la contemporanéité, ce qui suppose que l'on soit contemporain des textes et des auteurs qui y sont examinés. Autant sa valeur que ses résultats se mesureront à notre capacité à nous montrer à la hauteur de cette exigence.

Une première indication, provisoire, pour orienter notre recherche, nous est donnée par Nietzsche. Dans une note à ses cours au Collège de France, Roland Barthes la résume en ces termes : "Le contemporain est l'inactuel." En 1874, Friedrich Nietzsche, jeune philologue qui avait jusqu'alors travaillé sur les textes grecs, devenu brusquement célèbre, deux ans auparavant, grâce à *La Naissance de la tragédie*, publie les *Unzeitgemässe Betrachtungen*, les "Considérations inactuelles", par lesquelles il veut régler ses comptes avec son époque et prendre position sur le présent. "Inactuelle, cette considération l'est en ceci", lit-on au début de la seconde "considération", "qu'elle cherche à comprendre comme un mal, un dommage et une carence quelque chose dont notre époque tire justement orgueil, à savoir sa culture historique, parce que je pense que nous sommes tous dévorés par la fièvre de l'histoire et que nous devrions au moins en rendre compte." Nietzsche situe par là sa prétention à "l'actualité", sa "contemporanéité" vis-à-vis du présent, dans une certaine disconvenance, un certain déphasage. Celui qui appartient véritablement à son temps, le vrai contemporain, est celui qui ne coïncide pas parfaitement avec lui ni n'adhère à ses prétentions, et se définit, en ce sens, comme inactuel ; mais précisément pour cette raison, précisément par cet écart et cet anachronisme, il est plus apte que les autres à percevoir et à saisir son temps.

Cette non-coïncidence, cette dyschronie, ne signifient naturellement pas que le contemporain vit dans un autre temps, ni qu'il soit un nostalgique qui se reconnaît mieux dans l'Athènes de Périclès ou le Paris de Robespierre ou du marquis de Sade que dans la ville ou dans le temps où il lui a été donné de vivre. Un homme intelligent peut haïr son époque, mais il sait en tout cas qu'il lui appartient irrévocablement. Il sait qu'il ne peut pas lui échapper.

La contemporanéité est donc une singulière relation avec son propre temps, auquel on adhère tout en prenant ses distances ; elle est très précisément *la relation au temps qui adhère à lui par le déphasage et l'anachronisme*. Ceux qui coïncident trop pleinement avec l'époque, qui conviennent parfaitement avec elle sur tous les points, ne sont pas des contemporains parce que, pour ces raisons mêmes, ils n'arrivent pas à la voir. Ils ne peuvent pas fixer le regard qu'ils portent sur elle. » *Qu'est-ce que le contemporain ?*, Éditions Rivages poche – 2008.

Faire vivre le projet de Walter Benjamin relaté par Hannah Arendt a souvent été mon horizon : « Il était un écrivain-né, mais sa plus grande ambition était de produire une œuvre consistant entièrement de citations. » Et sur *L'Origine de la tragédie allemande*, Benjamin écrit : « Le texte est fait presque entièrement de citations – la plus folle technique de mosaïque imaginable » – et sur les six phrases qu'il a mis en exergue de cet ouvrage, il écrit dans une de ses lettres : « Personne (...) n'en pourrait rassembler de plus rares et de plus précieuses. » Walter Benjamin a conscience que tout est là et qu'il n'y a au fond qu'un travail de choix, de montage à réaliser. J'ai relu ses *Fragments* et je suis tombé sur une note qui colle merveilleusement bien avec le *spicilège* d'*Ironie* : « Être écrivain, c'est donner des concerts de pensées. » C'est faire entendre un art de la lecture, un art de la guerre de la lecture par un concert de pensées. Dans *Ironie*, on s'ouvre à toutes les écritures, chinoises, hindoues, arabes, classiques, contemporaines... C'est l'indexation des grandes pensées. Ce n'est pas seulement donner la substantifique moelle d'un texte, d'un roman, c'est juste pointer que là, à cet endroit, il y a un trésor. Dans ce qu'on lit, il existe des citations que l'on aime à mettre en musique sans qu'il y ait un caractère idéologique. Avec quelques amis, nous construisons une sorte d'arche de Noé des pensées les plus vivantes. Je pense alors à cette citation de Simon Leys qui ouvre l'*Ironie* n°91 de novembre 2003 : « Le grand écrivain chinois moderne Zhou Zuoren, qui a parsemé ses essais d'un vaste choix de traductions (classiques grecs, littérature japonaise classique et moderne, littérature anglaise), a développé cette idée : un écrivain peut décider de traduire divers textes pour donner forme à des choses qu'il avait en lui mais ne trouvait pas le moyen d'exprimer. C'est pourquoi il est approprié d'incorporer ces traductions dans un recueil de ses propres écrits. Il en va d'ailleurs de même pour les citations et les notes de lectures qu'accumulent certains écrivains – ce que les Anglais appellent un "Commonplace Book" (voyez par exemple celui de E. M. Foster, publié il n'y a guère – ou encore, le "Spicilège" de Montesquieu...). Mettez bout à bout les pages que vous avez copiées au fil de vos lectures : cet ensemble, sans qu'il contienne une seule ligne qui soit de vous, pourra parfois composer le meilleur portrait de votre esprit et de votre cœur. Ces mosaïques de citations ressemblent à un "collage" pictural : tous les éléments sont empruntés, mais leur ensemble forme une image originale. »

La première phase d'*Ironie* correspond aux années 1996-2000. Les citations sont nombreuses mais on y trouve également des textes originaux. À partir de 2001, j'ai beaucoup échangé avec Augustin de Butler. Ensemble, nous pensons l'aventure de la revue. Nous aimons nous servir de la surprise. *Ironie*, c'est le trésor de ce qui a été pensé dans le temps, le *pollen* des plus belles phrases au sens de Novalis. L'intervention d'*Ironie* : mettre en avant l'interrogation comme système de distance et plaisir à la pensée, une pensée qui vient du lointain et qui parle du proche. On navigue dans le rêve de Benjamin comme si le temps n'avait pas eu de prise sur ces phrases décisives que nous mettons en lumière... Le travail que je continue à faire avec Augustin de Butler consiste à user des citations comme des épées, de délivrer les idées et les œuvres qui ont été mises de côté, les livres oubliés, « Les Lascives » d'Agostino Carracci, les artistes mal vus, « Renoir », « Manet » et « Tintoret ». Chaque numéro évoque des remises en question, des réactivations de choses exquises que l'on refoule automatiquement parce qu'il s'agit essentiellement de volupté. L'acte politique s'inscrit dans le fait de révéler qu'Éros a souvent été enseveli sous une couche de vulgarité et d'ignorance qu'il faut faire voler en éclat.

En faisant la liste de ce qui m'avait amené à créer cette cavalcade de citations, il y avait *Potlatch* bien sûr, mais également Nietzsche, ses aphorismes et ses fragments, les moralistes français, Lichtenberg, Karl Kraus avec sa petite revue *Die Fackel*, *L'Athenaeum* des Frères Schlegel et de Novalis, *Maintenant* d'Arthur Cravan et Bataille avec sa *Notion de dépense*... Toujours, il y a l'idée de rester très critique par rapport à l'époque en utilisant un texte ancien beaucoup plus pertinent sur la situation que tous les textes contemporains. Rester en déphasage par rapport à ce qui arrive. Lorsque nous lisons *Le Siècle* (2005) d'Alain Badiou qui critique à un moment l'art de Picasso, nous réagissons avec l'*Arlequin* de Picasso (1915) et une citation de Philippe Sollers : « La profondeur d'Arlequin échappera toujours aux assassins comme aux imbéciles » (*Ironie* n°106). C'est notre façon d'intervenir de manière indirecte en puisant dans l'excellence des temps.

En stratégie, en suivant la logique des jeux de société, il y a deux grandes familles. D'un côté le jeu d'échecs et le jeu de dames qui correspondent à une stratégie directe où deux adversaires s'affrontent en se faisant face ; et de l'autre, il y a le jeu de go qui offre une stratégie indirecte où les adversaires se font face mais où il est question d'entourer, d'étouffer l'adversaire. Je me suis nourri de toutes ces théories qui sont aussi des pratiques de vie trouvées dans les manuels des arts de la guerre. Le dernier que j'ai lu est un *Précis de domination* écrit par un anonyme au début des Han (II^e siècle av. J.-C.), le *Ho-kouan-tseu* où l'on peut lire ce genre de phrases : « Même si les chemins qui mènent à la victoire sont multiples, le dirigeant avisé monte ses plans en prenant en compte toutes les éventualités. Le général éclairé, apte à saisir l'occasion, ne laisse pas passer l'avantage ; qui veut s'élever jusqu'à la nue ne suit pas les sentiers battus » ; et encore : « J'évite les terres mortelles pour trouver l'issue favorable, je saisis le moment propice et profite des circonstances qui m'apportent la victoire. Mes troupes ne sont jamais en déroute ni mes armées aux abois. Qui connaît cet art pourra faire avancer une foule prise sur le marché, porté par le courant, planant sur les ailes du Tao, virevoltant. Tantôt donnant, tantôt prenant, il tiendra ferme ses positions et défendra solidement ses places. Tantôt fixe, tantôt mobile, comme on inspire, comme on expire, il se renouvellera avec l'instant. Tantôt avançant, tantôt laissant à l'autre l'initiative, ses mouvements s'accordent aux notes de la gamme. Rapidité et lenteur, faiblesse et force se renversent et s'engendrent mutuellement, créant des situations changeantes et multiples qui varient à l'infini, si bien qu'on ne peut en dire le nombre. » Il existe une sorte de *Carpe diem* dans les arts de la guerre qui rappelle les jeux de l'amour, saisir l'instant, trouver le moment propice, profiter des circonstances favorables...

Les livres que nous avons quelques amis et moi publiés sont issus de quelques fragments initiés dans *Ironie*. Il y a comme un vivier de projets et de pensées qui attendent leur épanouissement dans des livres à venir : *Les Lascives*, *La Caresse*, *Vauvenargues/Voltaire*, le prochain livre sur Tintoret, *Corps-Texte*... L'idée d'*Ironie*, c'est de lancer des chantiers qui seront développés ultérieurement. La revue fonctionne alors d'une part comme un stock d'études, et d'autre part permet d'exercer régulièrement une acuité sur le monde au sens de Gracian, l'*Agudeza* : « L'uniformité limite, la variété élargit ; elle est d'autant plus sublime qu'elle multiplie un plus grand nombre de nobles perfections. Il y a moins d'astres pour briller au ciel, moins de fleurs pour émailler les prèes que de variétés de figures de l'esprit dans une féconde intelligence. Il faut distinguer dans l'acuité celle par essence, la plus importante, et celle par accident, qui est secondaire ; l'une plus l'autre rendent parfaite l'acuité par une beauté superlative. Sel pour sa rareté, sel pour son goût. » La revue est comme une cachette en plein jour où l'on recueille nos armes, nos plus belles phrases, et où l'on vient s'approvisionner de temps en temps pour continuer la guerre⁴.

Il n'y a pas de fermeture dans le *Da Capo*, mais une ouverture au-delà de la métaphysique, un éternel retour qui amplifie le présent. C'est cette vitalité du retour que j'essaye de saisir aussi dans mes rencontres et mes lectures, donc dans mon écriture. Je me rappelle cette phrase dans le premier numéro de *Ligne de risque* (janvier 1997) que j'aurais pu écrire à propos d'*Ironie* : « Nous ne sommes pas un groupe, nous n'avons de commun que le goût et l'énergie. »

La question érotique est essentielle dès le départ dans la revue. La lecture de *L'Économie libidinale* de Lyotard amène l'idée que le point de vue idéologique et métaphysique n'est plus opérant dans la société actuelle. Et à la fin du livre lorsqu'il évoque l'« économie de cet écrit », il parle de ses pensées, de son corps et de son texte, des « corps, textes conducteurs » de pensées. Il ramène tout à ce qu'il appelle des « effets d'intensités », qu'il s'agisse de l'amour, de l'esprit, des lectures, des perceptions. Je me souviens d'une conférence de Lyotard à l'École Spéciale d'Architecture, juste avant la création d'*Ironie*, en 1995. Il faisait une intervention sur Nietzsche où il proposait sa lecture du concept de l'Éternel retour ; et j'ai trouvé sa lecture d'une grande jouissance, très loin du côté religieux et pieux de certains philosophes.

⁴ « La guerre elle-même a le privilège d'être un jeu », Georges Bataille, *Introduction au Procès de Gilles de Rais* (1959).

Pour lui, l'Éternel retour, c'est ramener toujours ce qu'on vit dans l'instant présent, l'Éternel retour du même comme jouissance de l'instant, comme un roulement de jouissance. Éternel retour du même pour jouir à nouveau du même, cette tension des instants intensifs, dans une répétition joyeuse jamais la même et pourtant là même.

20

Évoquons maintenant le concept d'ironie qui, selon la thèse de Kierkegaard, est quelque chose d'ontologique. L'ironie fait l'homme et crée un lien entre le philosophique et le littéraire, le poétique et l'érotique. Très tôt, j'ai assemblé dans mon esprit le « witz », le trait d'esprit, la pensée fulgurante, avec l'érotisme de l'écriture. Le « witz » avait une signification qui était très proche de la saillie, la pointe d'esprit : mettre en jeu le witz et le vit. Diderot : « Mes pensées sont mes catins. » Avec le witz, on se situe dans une ouverture de la pensée et une musique. C'est également le gai savoir, le souffle heureux des troubadours, la naissance des phrases en accord avec Éros.

Lionel Dax

Propos tenus lors d'une conversation avec M.Y.H.

Le 25 septembre 2008



*« Point d'injure ; beaucoup d'ironie et de gaieté. Les injures révoltent ;
l'ironie fait rentrer les gens en eux-mêmes, la gaieté désarme. »*
Voltaire – Lettre à d'Argental – 18 mai 1772

Flèches

« L'ironie irrite. Non pas qu'elle se moque ou qu'elle attaque mais parce qu'elle nous prive des certitudes en dévoilant le monde comme ambiguïté. » Milan Kundera (*Ironie* n°3 – Septembre 1996)

« L'ironie est la conscience claire de l'agilité éternelle, de la plénitude infinie du chaos. » Friedrich Schlegel (*Ironie* n°4 – Octobre 1996)

« Ironie, vraie liberté ! c'est toi qui me délivres de l'ambition du pouvoir, de la servitude des partis, du respect de la routine, du pédantisme de la science, de l'administration des grands personnages, des mystifications de la politique, du fanatisme des réformateurs, de la superstition de ce grand univers et de l'adoration de moi-même... » Proudhon (*Ironie* n°5 – Octobre 1996)

« L'ironie est la forme du paradoxe » Friedrich Schlegel (*Ironie* n°7 – Novembre 1996)

« L'ironie, c'est l'imprévu et le paradoxe. » Vladimir Jankélévitch (*Ironie* n°8 – Décembre 1996)

« L'ironie, le sarcasme et l'humour sont une traduction de la pensée métaphysique et de l'intelligence humaine. » Tadeusz Kantor (*Ironie* n°9 – Décembre 1996)

« Tout comme la philosophie commence par le doute, de même une vie digne, celle que nous qualifions d'humaine, commence par l'ironie. » Soeren Kierkegaard (*Ironie* n°17 – Avril 1997)

« L'esprit qui aime n'est pas fanatique, il est spirituel, politique, il sollicite l'amour et sa quête est une ironie érotique. » Thomas Mann (*Ironie* n°21 – Juin 1997)

« Le mode d'écriture taillé à mes mesures est celui de l'ironie. » Robert Musil (*Ironie* n°23 – Septembre 1997)

« J'ai arpenté l'univers – et je l'ai recouvert du tendre voile de l'ironie. » Heinrich Heine (*Ironie* n°24 – Octobre 1997)

« L'ironie est le grain de sel nécessaire pour que la nourriture qu'on vous sert soit mangeable. » Goethe (*Ironie* n°25 – Novembre 1997)

« Mon destin est plein d'ironie. » Maurice Girodias (*Ironie* n°27 – Janvier 1998)

« Et je me mis à saper la vertu à grands coups d'ironie. » Maupassant (*Ironie* n°28 – Février 1998)

« Ce qui se détruit plus vite que la couche d'ozone, c'est la couche subtile d'ironie qui nous protège des radiations de la bêtise. » Jean Baudrillard (*Ironie* n°33 – Juillet/Août 1998)

« Deux qualités littéraires fondamentales : surnaturalisme et ironie. » Baudelaire (*Ironie* n°35 – Octobre 1998)

« La vérole se soigne au mercure ; la dévotion par l'ironie » Philippe Sollers (*Ironie* n°39 – Février 1999)